



# Transmission des savoirs traditionnels dans le pays chaoui Un processus en péril Transmission of traditional knowledge in the chaoui country A process in danger

Abdennacer Guedjiba

Université Abbes Laghrour Khenchela, Algérie, [aguedjiba@yahoo.fr](mailto:aguedjiba@yahoo.fr)

## Article information

### History of the article- Historique de l'article

Received: 25/09/2018

Accepted : 04/02/2019

Published : 31/12/2019

### Abstarct

Those who receive it and who in turn, through the generations, pass it on to their descendants often define "Traditional knowledge", which is generally opposed to scientific knowledge, as what remains of a past in the present where it is transmitted and remains acted upon and accepted. This knowledge and know-how come from the way of thinking or acting inherited and popular beliefs. Some experiences can also be sources of this knowledge. The Chaouis of Aures, like all Berber societies of North Africa, have rich traditional knowledge encompassing all areas of life: astronomy, meteorology, agriculture, traditional medicine. Strongly related to their socio-economic and cultural activities, this knowledge, accumulated over generations, tested and adopted over the millennia, was used to guide the Chaouis of the Aurès, in their interactions with the environment in which they lived.

**Keywords:** knowledge, know-how, tradition, country chaoui, danger

### Résumé

Les "savoirs traditionnels", qui s'opposent généralement aux savoirs scientifiques, sont souvent définis comme ce qui reste d'un passé dans le présent où ils sont transmis et qui restent appliqués et acceptés par ceux qui les reçoivent et qui à leur tour, à travers les générations, passent à leurs descendants. Ces connaissances et savoir-faire proviennent de la façon de penser ou d'agir héritée et des croyances populaires. Certaines expériences peuvent également être des sources de ces connaissances. Les Chaouis d'Aures, comme toutes les sociétés berbères d'Afrique du Nord, possèdent de riches savoirs traditionnels englobant tous les domaines de la vie : astronomie, météorologie, agriculture, médecine traditionnelle. Fortement liés à leurs activités socio-économiques et culturelles, ces savoirs, accumulés au fil des générations, testés et adoptés au fil des millénaires, ont été utilisés pour guider les Chaouis des Aurès, dans leurs interactions avec l'environnement dans lequel ils vivaient.

**Mots clés :** savoir - savoir-faire - tradition - pays chaoui - danger

### Agzul

Twassen-nt timusnini tiqburin s wa id-yeqqimen seg izri deg tamert n imir-a, aniwer3ad ver-sent azal d wawal ver yudan, ggurent d asersu seg usertu ver usertu. Icawiyyen n wawras am yegduden imaziven qa3 n wafa n Tefriqt, ver-sen akemmus d amurkanti n tesbirin tiqburin f ak iviren n tmeddurt: tamusni n yetran, anezwi, takerrazt, asiği aqbur. Timusnin aya yellan ġin-hent-d imezwira utint izuran deg yemrayen n sen qa3 axater ttusmersent f waminay yeqqiment d amrir di hmeddurt n sen d deg imukan ani teddren. Amek yella waddad n tmusnin aya deg was n wassa deg wmmas umedren n timett tacawit deg yehricen n tdemsa d tdelsant yalawah ya timettiwin n iqewwaren? Yya yellan al imir ver-sen timusnin-aya, ma wer3ad selmaden-hent i yesurta ilemziyen.

**Mots clés :** timusnin ; timusnin-tmuggin ; tisbirin ; tamurt icawiiyyen ; amiħi

Auteur correspondant : Abdennacer Guedjiba, [aguedjiba@yahoo.fr](mailto:aguedjiba@yahoo.fr)

ISSN: 2170-113X, E-ISSN: 2602-6449,



Published by: Mouloud Mammeri University of Tizi-Ouzou, Algeria



## Introduction

Les éléments centraux qui structurent cette contribution sont : transmission et savoirs traditionnels. Deux termes quasiment indissociables dans la vie des sociétés. La transmission des savoirs est un processus de reproduction sociale aussi vieux que les sociétés humaines. Il s'opère, en règle générale, en dehors des institutions scolaires. Il a lieu de génération en génération et inscrit l'individu au sein de la société et du cosmos. A travers cette inscription sociale et culturelle s'ouvre un champ immense, celui des relations entre réalités et représentations, en tout temps et en tout lieu.

La construction des sociétés humaines dépend fortement de ce processus. Il n'existe pas, d'ailleurs, de vie sociale durable sans transmission de savoirs. «L'existence des cultures humaines », s'interroge D. Khatile, ne se trouve-t-elle pas intrinsèquement liée au fait de transmission ? (2016 :3) Chaque société met à la disposition de ses membres un nombre substantiel de connaissances et œuvre à leur transmission, à leur préservation et à leur accroissement pour traverser, à la fois, le temps et l'espace. « L'étude de transmission des savoirs », écrit F.J. Porter Pole,

Permettait la prédiction des comportements car, suivant les principes culturalistes, la force de la culture était à ce point persuasive qu'elle programmat les individus. (1998 : 831)

Le concept de transmission est apparu, pour la première fois, comme objet d'étude, au sein de l'école connue sous le nom de : « *Culture et Personnalité* »<sup>1</sup> ; une école anthropologique d'origine américaine, dont les idées étaient également présentées sous le nom de « culturalisme ». Le culturalisme<sup>2</sup>, un courant de l'anthropologie et, plus globalement, des sciences sociales, cherche à rendre compte de l'intégration sociale des individus, en mettant en exergue le rôle prépondérant de la culture et des habitudes culturelles dans la constitution de la personnalité de base des individus. La culture est définie ici dans un sens qui

---

<sup>1</sup>Elle eut pour chefs de file trois anthropologues, Ruth Benedict (1887-1948), Margaret Mead (1901-1978), Ralph Linton (1893-1953), et le psychanalyste Abram Kardiner (1891-1981).

<sup>2</sup>Le culturalisme est né sous l'impulsion principale de Ruth Benedict, Ralph Linton, Abram Kardiner, Margaret Mead et Cora Du Bois (en). Il tente une description de la société sous les points de vue conjugués de l'anthropologie et de la psychanalyse. Il constitue un des courants qui ont dominé la sociologie américaine des années 1930 jusqu'aux années 1950.

englobe toute la vie des hommes, d'un groupe ou d'une société, depuis leurs pratiques dans la vie quotidienne et dans les travaux jusqu'aux systèmes de représentations et de valeurs... (M.J. Herskovits, 1967 : 218)

L'émergence du terme « transmission » remonte au développement du concept d'enculturation, qu'a proposé M.J. Herskovits, en 1948. Un terme employé pour désigner la façon dont un individu, tout au long de sa vie, s'intègre et s'approprie les normes sociales de son groupe d'appartenance. L'auteur le définit comme un processus

par lequel l'individu assimile, durant toute sa vie, les traditions de son groupe et agit en fonction de ces traditions.» (1967 :227) Décrire les phénomènes de transmission, note D. Berliner, c'est reconnaître que des concepts, des pratiques et des émotions du passé ne s'invitent pasd'eux-mêmes dans le présent... (2010 : 13)

« Les savoirs traditionnels » connus aussi, dans la littérature anthropologique, sous d'autres appellations : savoirs locaux, savoirs autochtones, savoirs écologiques, ...font référence au savoir et au savoir-faire accumulés au fil des générations. Ils servent de guide pour les sociétés autochtones dans leurs interactions avec le milieu environnant. Ces savoirs sont définis par certains comme

patrimoine culturel à respecter, information à protéger ou encore marchandise à valoriser pour une nouvelle économie de la connaissance. (F. Pinton et P. Grenand. 2007 : 165) Ou encore, comme ce qui d'un passé persiste dans le présent où il est transmis et demeure agissant et accepté par ceux qui le reçoivent et qui, à leur tour, le transmettent, au fil des générations, à leurs descendants. (P. Bonte et M. Izard, 2000)

« Traditionnels » est un qualificatif holiste, employé ici pour désigner le territoire qui voit naître ces savoirs et les gens qui les produisent et les colportent. Les milieux ruraux sont le reflet le plus pertinent des sociétés qui les détiennent. Ces savoirs découlent de divers niveaux de perception et constituent des ensembles de connaissances d'ordre différents produites et transmises selon des conditions différentes. Ils proviennent, généralement, de la manière de penser ou d'agir héritée du passé ou de croyances populaires, de superstitions, d'intuitions... Certaines expériences peuvent aussi être des sources de savoirs.

Ces savoirs sont constamment confrontés aux savoirs scientifiques. Ces derniers se distinguent des premiers par le fait que l'accumulation de leurs connaissances s'obtient par une recherche systématique et expérimentale contrairement à celle des savoirs traditionnels qui s'effectue par l'observation et par l'expérience d'essais/erreurs. L'accumulation des

savoirs traditionnels serait plus lente que celle de la science et moins apte à une vérification des prédictions.

Les savoirs traditionnels, qui incluent les diverses formes de savoirs, (savoir-faire, savoir-être et savoir-vivre), peuvent être regroupés en trois grandes catégories : savoirs ordinaires populaires, savoirs de métier et savoirs religieux. Chacune de ces catégories propose un système d'explication, plus ou moins cohérent avec l'ordre social, de la réalité ou de certains aspects de la réalité.

Ce sont ces connaissances et ces savoirs qui composent ce qui est convenu d'appeler *le sens commun*. C'est aussi dans ces systèmes que les membres d'une même société puisent la plupart de leurs connaissances, de leurs représentations dans l'optique desquelles, ils expliquent les différents faits et les divers phénomènes observés dans leur entourage.

## 1. Savoirs traditionnels des chaouis

Les chaouis, à l'instar de toutes les sociétés berbères de l'Afrique du Nord, en leur qualité de pasteurs et de cultivateurs de la terre, disposaient de riches savoirs traditionnels. Des savoirs relatifs à l'astronomie, à la météorologie, à la médecine, à l'agriculture, à la toponymie, à la botanique, ... Ces savoirs accumulés, au fil des siècles, revêtaient une importance imposante dans la vie courante de la société chaouie. C'était dans ce patrimoine que cette société puisait, en règle générale, ses connaissances et ses pratiques en matière de la gestion et de la planification de l'espace.

Chaque société développe un système de connaissances, classe et catégorise son univers tout en entretenant une relation particulière avec son milieu.  
(Y. Thuy-Vy Ly, 2005 : 5)

Nous nous appuyons, pour l'étude de notre cas, sur le massif de l'Aurès, une région montagneuse, à caractère rural. Pour essayer de comprendre la situation, nous établissons un examen global des savoirs traditionnels de cette région du pays chaoui. Nous nous interrogeons sur les conditions de production et le mode de transmission de ces savoirs et sur les facteurs qui, aujourd'hui, menacent ce patrimoine culturel millénaire de disparition. Une disparition qui ne peut être, naturellement, sans retombées, on ne peut plus, désastreuses, sur la vie du monde rural, dans la région.

Les Auressiens, en raison de l'austérité des sols de leurs terres et de l'étroitesse de leur territoire, diversifiaient leurs systèmes de moyens d'existence. Leur économie reposait sur l'agriculture, l'artisanat et le pastoralisme. Ils exploitaient quatre types de terres : les terres en Bour pour la céréaliculture, les terres irriguées pour l'arboriculture et la culture maraichère, les terres de parcours et les zones forestières pour le

pastoralisme. L'exploitation diversifiée de la terre et la mobilité dans l'espace renforçaient leur accès à des ressources multiples et variées.

Leur vie regorgeait, aussi, de différents métiers. Le bijoutier, le bucheron, le laboureur, le berger, le cordonnier, le forgeron, etc. pour les hommes. Le travail de la laine, la poterie, la cuisine, la mouture, le barattage, la tannerie, etc. pour les femmes. A chacun de ces métiers correspondait un ensemble substantiel de savoirs et de connaissances. Des savoirs qui leur permettaient d'adapter et de modifier leurs actions en fonction des modifications de l'environnement et de celle des différents contextes dans lesquels ils vivaient.

A chaque métier, en plus du savoir technique en rapport avec sa pratique, correspondait un savoir linguistique relatif au vocabulaire spécifique. Les métiers de l'homme renfermaient un lexique relatif à la faune, à la flore, à la toponymie, à l'astronomie, etc. Les métiers de la femme regorgeaient de lexiques relatifs aux couleurs, aux formes, à la tapisserie, à la cuisine, etc. La langue n'est pas seulement un moyen de transmission des savoirs mais aussi objet de transmission. Elle constitue en elle-même un savoir-faire et un savoir-être.

L'ensemble des savoirs traditionnels des djebailis ;(c'est ainsi qu'on appelle, à Batna, les habitants du massif de l'Aurès) ; étaient fortement liés à leurs activités artisanales et agro-pastorales. Ils les guidaient dans leurs interactions avec le milieu dans lequel ils vivaient. Ils leur permettaient de concevoir et d'agencer leurs moyens d'existence en harmonie avec la nature et leur genre de vie, afin d'assurer une gestion durable des ressources naturelles. Les djebailis savaient élaborer des stratégies pour faire face aux phénomènes météorologiques inhabituels et mieux gérer les risques et les impacts des phénomènes climatiques extrêmes qui les accompagnaient. Ces contraintes avaient imposé aux populations du massif de l'Aurès un mode de vie rythmé de déplacements saisonniers, du Nord au Sud et des plaines aux sommets. (F. Colonna, 2006 : 80)

Ils observaient les vents et les nuages, la lune et les étoiles pour déterminer le temps des labours et des semences, les moments de tonte et de transhumance. Ils construisaient des barrages et des terrasses en bordure des oueds et à proximité des points d'eau pour la collecte des eaux de ruissellement et les eaux de sources, afin d'irriguer leurs jardins et d'abreuver leurs bétails. Ils soignaient eux-mêmes leurs malades et leurs bêtes.

## **2. Les processus de transmission des savoirs traditionnels**

Chez les chaouis du massif de l'Aurès, à l'instar de toutes les sociétés à caractère rural, le processus de diffusion privilégié, entre les générations, était, selon les procédés de la tradition, l'oralité. La tradition orale n'était pas

## Transmission des savoirs traditionnels dans le pays chaoui Un processus en péril

seulement un mode de transmission «mais également une partie intégrante du système ontologique, social, relationnel, symbolique et organisationnel propre aux sociétés» (Boucher 2005 : 37) traditionnelles. Ces savoirs avaient la caractéristique d'être sans « auteurs ». La création individuelle s'effaçait au profit de la transmission collective. Leur perpétuation était assurée par la mémorisation et la répétition.

Ces deux procédés de transmission sont très valorisés depuis les origines des sociétés humaines. La scripturalité n'avait pas de place dans ce domaine. Car *avec l'oralité*, souligne B. Nathalie,

il y a un contact visuel, il y a vraiment un contact de personne à personne. Tandis que par le biais de l'écrit, il y a une émotion, un sentiment, une connaissance, une subtilité qui est perdue. (2005 : 53)

Dans le pays chaoui, l'écriture n'était encore que le fait de quelques acteurs spécialisés. Cela donne un peu l'idée sur le rôle prépondérant de l'oralité dans la société chaouie où le savant n'était autre que celui qui apprenait par cœur.

«Celui qui apprend le Livre sacré par cœur est meilleur que celui qui essaie de le comprendre. Celui qui réfléchit n'a pas la dignité de celui qui mémorise.» (Daoud, 2017)

Bien que l'oralité soit très prisée, d'autres actes de transmission sont aussi utilisés. L'expérience constituait, en milieu chaoui, un moyen, par excellence pour assurer la transmission des savoirs. Elle représentait un critère de base pour le prestige et la crédibilité de celui qui «sait». Ce dernier est, ici, celui qui «a la main». Les aînés sont porteurs de beaucoup de savoirs et détiennent de nombreuses compétences grâce à leurs multiples expériences.

Le processus de transmission dépendait d'un certain nombre de paramètres tels que l'âge, le sexe, l'appartenance sociale, etc. et s'adaptait au besoin du temps et aux savoirs. Le savoir transmis aux jeunes enfants consistait, essentiellement, à baliser les bonnes conduites et à forger leur personnalité en leur inculquant dans un style ludique et de divertissement les valeurs sociales dans l'intention de les préparer à devenir plus tard des hommes et des femmes mûrs. On ne transmettait pas le même savoir à la jeune fille et au jeune garçon. A la première, on apprenait les métiers de la femme. Au second, on apprenait les métiers de l'homme. La maîtrise de ces métiers renforçait le statut de chacun d'eux dans la société et les préparait à une vie autonome et à fonder des foyers. L'homme et la femme n'étaient valorisés qu'en fonction de ce qu'ils savaient faire. La fille recherchée par les mères pour le mariage de leurs garçons était celle qui maîtrisait le métier

à tisser, se montrait très habile dans la cuisine, et adroite dans la poterie. L'homme, le plus souhaité par les parents pour mari à leur fille, était celui qui faisait preuve d'habileté dans tous les métiers de l'homme.

Vu sous l'angle des usages, le processus de transmission, s'effectuait, généralement, par tous ceux qui initiaient l'individu aux règles de la société. A. Kardiner (1969) en distingue deux processus.<sup>3</sup> Le premier est porté par les « institutions primaires » (la famille et les disciplines de base). Il commençait dans la famille, dès la naissance jusqu'à l'âge de l'adolescence. La famille a toujours été le lieu primordial de la transmission de savoirs et une sorte d'apprentissage du quotidien favorisant l'observation, l'imitation et la répétition. Cette enculturation<sup>4</sup> forgeait la « personnalité et l'identité de base » de l'individu et fonde les dispositions psychologiques propres à une société.

Le second est porté par les « institutions secondaires » (la religion, le code coutumier, ...) et imposé plus tardivement. Il avait lieu dans les différents milieux sociaux que l'individu fréquente, tout au long de sa vie (la fratrie, la tribu, la société). Il était assuré dans une variété de processus cognitifs : perception, observation, apprentissage, raisonnement, mémoire, expérience, témoignage. Cette socialisation représentait, en quelque sorte, l'idéologie d'une société.

### 3. Les raisons de disqualification des savoirs traditionnels

Les faits de transmission culturelle s'opéraient, dans l'Aurès, de façon synchronique et horizontale jusqu'à la fin des années 70. Une date qui coïncide avec le début des mutations socio-économiques et culturelles dans les milieux ruraux. Des mutations qui avaient affecté de plein fouet les conditions de pratique et de transmission des savoirs traditionnels. Elles avaient, largement, contribué à leur disqualification, en milieu des générations montantes, et dans une très large mesure, empressée,

---

<sup>3</sup>Les sociologues parlent de processus de socialisation. Ils en distinguent habituellement, deux processus : la socialisation primaire appelée aussi enculturation, et la socialisation secondaire, dite acculturation. La première commence de l'enfance jusqu'à l'âge de l'adolescence. La seconde commence à la fin de l'adolescence et continue tout au long de la vie de l'individu adulte, dans les différents milieux sociaux que fréquente l'individu. Pour Emile Durkheim, la socialisation secondaire, s'appuyant sur la première, la complète, la prolonge ou la transforme.

<sup>4</sup> Etymologiquement le « enculturation » est emprunté à l'anglais. Il est composé du préfixe, « en », placer dans, de culture, et du suffixe « ation » qui marque l'action. Le terme a été créé par l'anthropologue américaine Margaret Mead (1901-1978) pour nommer le processus par lequel un groupe humain (parents, autres adultes et pairs) transmet à un enfant, dès sa naissance, les différentes composantes de sa culture : langage, mœurs, valeurs sociales, traditions, etc. L'enculturation se distingue de l'acculturation, un processus d'adaptation d'un individu ou d'un groupe venant d'ailleurs, à une autre culture avec laquelle il est en contact ou dans laquelle il est immergé.



subséquemment, de façon systématique, la dégradation de ce patrimoine humanitaire.

Les raisons qui avaient conduit à cette disqualification ne relevaient pas seulement des contenus de ces savoirs que les jeunes générations jugeaient dépassés, démodés et incommodes au contexte actuel, mais elles résultaient aussi d'autres facteurs relevant de différents ordres : social, économique, religieux, ... Lesquels facteurs étaient en étroite relation avec les changements encourus dans le mode de vie des Auressiens, sous l'effet de la modernité. Le contexte socioculturel, qui donnait à ces savoirs un sens, et la possibilité de s'exprimer et d'être pratiqués, est, aujourd'hui, de plus en plus fragilisé devant l'intrusion de la modernité, dans le monde rural. Ici, comme partout ailleurs, la pratique de la tradition trouve, de plus en plus, difficilement, sa place dans la vie moderne.

En effet, dans de pareils contextes, le rapport tradition/modernité engendre une série d'oppositions : générations anciennes incrustées dans la tradition et nouvelles générations émerveillées par la modernité : opposition ville/campagne, rural/urbain, élite/masse, lettrés/illettrés, etc. La dégradation de ces réseaux sociaux a fatalement, concouru, à la diminution de la résilience et à l'augmentation de la vulnérabilité des savoirs traditionnels. (Galloway McLean, 2010) La disqualification allait grandissante avec l'accroissement du fossé entre ces différentes oppositions représentées par les passeurs de patrimoine et les générations, entièrement, désintéressées et insoucieuses de cet héritage culturel. Un phénomène déploré, à chaudes larmes, par les générations anciennes détentrices de ces savoirs.

Ainsi sur le plan social, nous pouvons citer les cas de la scolarisation, de plus en plus, massives des enfants et de l'emploi de plus en plus imposant en milieu des adultes, aussi bien dans le secteur public que dans le secteur privé. Deux causes qui ont, considérablement, concouru à la disparition de certains métiers traditionnels et des savoirs qui s'y rattachent.

La vie des habitants du massif était ponctuée par les travaux agricoles dans les jardins au fond des vallées ou dans des palmeraies et par l'exploitation du bétail qui nécessitait, à longueur d'année, des déplacements incessants à la recherche du pâturage pour les troupeaux.

L'excédent des ressources agricoles (les fruits et les légumes que produisaient en abondance les vallées de l'Aurès) était destiné à la commercialisation sur les dos des bêtes. En été les djebailis se rendaient dans les plaines au Nord pour troquer leurs produits (les raisins, les figues, les grenadines les pêches) contre le blé et l'orge. En automne, leur destination était les oasis, au Sud, où ils échangeaient les fruits et les légumes séchés (abricot, figue, tomates, piment) contre les dattes.

L'élevage complétait les ressources provenant de l'agriculture. Les ressources de l'élevage consistaient en la production du lait et de ses dérivés (dont l'excédent était aussi destiné à la commercialisation), de la laine, et des



poils de chèvres que les femmes exploitaient dans la fabrication d'habits, de tapis et de différents sacs que les chaouis de l'Aurès utilisaient dans leur vie de tous les jours.

La transhumance et le colportage, étaient deux activités, essentiellement, masculines qui ne sont plus, aujourd'hui, pratiquées. A chacune d'elles correspondaient des savoirs relatifs à la botanique, à la toponymie, à la météorologie,...

En milieu féminin, le travail de la laine et de l'argile ne sont plus, aujourd'hui, à l'honneur, en milieu des jeunes filles, et ne sont plus donnés en héritage aux jeunes générations. Le métier à tisser, dont le montage demandait un savoir-faire féminin et donnaient lieu à des festivités féminines, tout au long de sa réalisation, est aujourd'hui une pratique éteinte. La cuisson des ustensiles de cuisine, qui se faisait en groupe dans un four commun donnait lieu à des moments de vanité et d'arrogance entre femmes, est, aujourd'hui, une pratique révolue.

La disparition de ces activités féminines est tributaire de l'intrusion de la modernité dans le mode de vie des aoussiens. Le port de la cachabia et du burnous n'est plus à la mode en milieu des jeunes garçons. Le tapis traditionnel a cédé sa place au tapis de fabrication à la machine. Dans la cuisine, les ustensiles de céramique ont destitué les ustensiles traditionnels fabriqués à base d'argile.

Ces deux métiers, qui, même si des siècles durant, n'étaient, certes, pas essentiellement, organisés dans un but commercial, comme disait Gaudry (1929), ils subvenaient, tout au moins, aux besoins de la famille en matière d'ustensiles et de tapisserie.

Sur le plan socioéconomique, suite à l'introduction de la machine dans le domaine de l'agriculture, il y a eu modernisation et développement de certaines activités paysannes. Ainsi, par exemple, on n'apprend plus, aujourd'hui, aux jeunes générations à manipuler la faucille pour moissonner, ou encore la charrue pour labourer. Deux activités qui permettaient aux générations de l'antan d'organiser, sur un air de fêtes, dans les champs, des twiza auxquelles prenaient part les hommes, les femmes et les enfants. La twiza était l'une des formes de solidarité sociale, entre les gens des villages

Les raisons de la disqualification des savoirs traditionnels peuvent relever également d'un interdit ou d'une pratique, aujourd'hui, révolue et/ou obsolète. L'interdit peut être d'ordre religieux ou d'ordre juridique.

Le culte des marabouts et des mzaras étaient très vénérés par les chaouis du massif de l'Aurès. Ils étaient célébrés à des moments alternés de l'année. A ces célébrations, participaient les hommes, les femmes et les enfants. Ils leur apportaient des moments de trêve et de réjouissance. Ces zerdas ont été combattues, par le mouvement réformiste religieux, dans l'Aurès. Les savoirs qui s'y rattachaient sont, complètement, tombés en désuétude.

La pratique de la trépidation du crâne, (Védrières, 1985) un métier qu'exerçaient certaines familles aoussiennes, a été juridiquement interdit depuis les premières années de l'indépendance. Certains de ses praticiens ont, même, été, à plusieurs reprises, interpellés par les autorités locales.

Quant aux pratiques révolues, nous citons, à titre illustratif et non exhaustif, la préparation des cuirs à base de peaux d'animaux, (essentiellement les ovins, et les caprins). La fabrication du cuir était très répandue dans le massif de l'Aurès. Elle nécessitait tout un savoir et un savoir-faire, depuis la préparation des ingrédients jusqu'à la confection du produit. Le cuir servait à des usages domestiques : fabrication de l'ayeddidh pour chercher de l'eau à la source, de tachechoult pour barater le lait, de tachebbat pour conserver de la semoule, ou encore à fabriquer des chaussures ou des étuis de miroirs et d'amulettes. Malgré leur rusticité, leur confection demande un assez long travail qui incombe en totalité à l'Aoussienne. (Gaudry, 1929 : 217). Ces usages ont, aujourd'hui, entièrement, disparu dans le monde rural, sous l'effet de l'intrusion de la modernité. L'eau du robinet et le réfrigérateur ont remplacé la guerba, les sachets de lait ont disqualifié l'utilité de l'outre, les sacs de semoule ont détrôné tachebbat. On ne va plus chez le cordonnier pour se chausser.

S'agissant de certaines pratiques obsolètes, en l'occurrence la sorcellerie et la magie, deux métiers très en vogue, jusqu'aux années 60-70, sont, de nos jours, formellement interdits. Leur interdiction a, en réalité, commencé avec l'apparition de l'Islam orthodoxe du mouvement réformiste, en milieu aoussien, à partir des années 40. L'expansion et la prolifération de cet Islam, après l'indépendance, ont consacré leur prohibition.

Il convient d'insister enfin, sur le fait que l'acquisition des connaissances s'accompagne aussi d'oublis et de disparition de certaines d'entre elles. Cela concerne «*les aléas de la transmission* », c'est-à-dire, les savoirs et les connaissances que les anciens ne délivrent pas aux jeunes générations, en raison du fossé croissant entre elles. Du point de vue des anciens, cette rétention s'explique par le fait que les jeunes ne vivent plus en accord avec la tradition et refusent de se conformer à ses règles. En un mot, ils n'ont ni le temps, ni l'envie de recevoir le savoir lié à la tradition et encore moins de se consacrer à sa pratique. Les jeunes, de leur côté, notamment ceux qui parmi eux affichent une position moderniste vis-à-vis de la tradition, trouvent que les savoirs traditionnels font référence à un système de pensée totalement différent de celui de leur temps et de celui qui leur est enseigné dans les institutions scolaires. Eduquer quelqu'un, souligne P. Meirieu, c'est l'intégrer dans une société, c'est donc lui apprendre à se soumettre aux règles que cette société lui impose pour réussir. (1999 : 32)

Vu sous l'angle de la diffusion, les savoirs traditionnels, dans l'Aurès, se subdivisaient en deux catégories. La première comporte les savoirs populaires ou encore savoirs ouverts, connus de tout un

chacun, dont la circulation entre les différents détenteurs est relativement libre et fluide. La seconde renferme « les savoirs fermés et occultés », réservés à une certaine catégorie de gens. Il est question ici de la magie, de la sorcellerie et de la domestication des djinns. Loin d'être universel, ce type de savoir est parcellé, divisé et réparti d'une manière inégale entre les différents membres de la société. Il est réservé à certaines personnes anciennes qui s'autoproclamaient détentrices des secrets et de la clé de serrure de ces portes inconnues. Le territoire de ces savoirs est, aujourd'hui, très restreint. Sa circulation s'effectue de façon clandestine afin de garantir sa conservation et sa diffusion au sein de cette « élite ».

Une diffusion qui s'opère, de façon parcimonieuse aux jeunes générations, car en partageant leurs savoirs, les anciens perdent un peu de leur pouvoir sur les autres membres de la société. La transmission de ces savoirs s'inscrit, quasi-exclusivement, dans un rapport de filiation et a lieu dans des circonstances individualisables, entre proches dans la lignée. Elle se fait, après avoir montré certaines qualités, d'un ancêtre à son descendant ou d'un maître à son élève. On parle, généralement, de don. Un don est, en règle générale, individuel. Le rapport avec le sacré n'y est pas étranger. La transmission se produit de différentes façons : par apprentissage, ou par héritage, par inspiration ou encore par possession, et domestication des esprits. Elle ne concerne que certaines personnes qui pourront être à leur tour dépositaires de ces connaissances.

Les raisons de réserve de la large diffusion de ce savoir, tout en omettant l'intérêt personnel dont tirent profit ses détenteurs et leurs proches, sont souvent prétextées par la crainte du mauvais usage de ces connaissances comme élément destructeur.

## Conclusion

Les savoirs traditionnels constituent, dans le massif de l'Aurès, un patrimoine culturel riche et varié. Ils offrent des informations et des enseignements sur la vie des chaouis, sur leurs rapports avec l'environnement, et fournissent une compréhension holistique de l'environnement, des ressources naturelles et de la culture, et des relations réciproques entre ces éléments et les êtres humains.

Néanmoins, ce patrimoine est, aujourd'hui, menacé de disparition, en raison des mutations sociales, économiques et culturelles que connaît la région depuis quelques décennies. Sa disparition emporte avec elle, malheureusement, tout un mode de vie et le savoir qui s'y rattache, construit au fil des siècles et colporté de génération en génération.

Transmission des savoirs traditionnels dans le pays chaoui  
Un processus en péril

Il appartient à la société civile et à l'Etat d'intervenir pour préserver ce patrimoine culturel dont la protection

passé impérativement par la création des droits des peuples d'accéder à leurs savoirs et à leurs ressources sur le même modèle que les droits de propriété intellectuelle du monde industrialisé. (F. Pinton & P. Grenand, 2007: 166)

Les recherches effectuées au niveau des institutions des Nations Unies et notamment de l'UNESCO et de l'ALESCO, mettent l'homme au centre des préoccupations dans une nouvelle approche de développement. (M.H. Mochaver, 1987 : 3) La conférence onusienne sur l'environnement et le développement (Sommet de la Terre, dit aussi, Rio 20) tenue au Brésil en 1992 a adopté une déclaration dans laquelle le principe 22 stipule que :

Les populations et communautés autochtones et les autres collectivités locales ont un rôle vital à jouer dans la gestion de l'environnement et le développement du fait de leurs connaissances du milieu et de leurs pratiques traditionnelles. Les États devraient reconnaître leur identité, leur culture et leurs intérêts, leur accorder tout l'appui nécessaire et leur permettre de participer efficacement à la réalisation d'un développement durable.<sup>5</sup>

Un développement qui prendrait en compte les véritables besoins humains et sociaux et les aspirations des populations rurales afin d'améliorer leur bien-être, leurs revenus et leur sécurité alimentaire par le biais d'un développement qu'ils conduisent eux-mêmes, dans le respect de leur identité et de leur culture. La culture et les savoirs traditionnels servent de sources et de ressources dans les mouvements de revitalisation identitaire et culturelle. (Mochaver, 1987 : 3)

---

<sup>5</sup>Déclaration de Rio sur l'Environnement et le Développement suite au Sommet Planète Terre, Conférence des Nations Unies, tenue à Rio de Janeiro, Brésil du 3-14 juin 1992. Document disponible sur le site :<http://www.un.org/french/events/rio92/rio-fp.htm>, consulté le 18 juillet 2017.

## Bibliographie

- Berliner, David (dir.), 2010, « Transmettre », in *Terrain* n°55.  
<http://journals.openedition.org/terrain/14035>. Consulté le 25 juillet 2017
- Bonte, Pierre et Izard Michel. (dir.), (2000), *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*. Paris, Presses Universitaires de France.
- Boucher, Nathalie, 2005, *La transmission intergénérationnelle des savoirs dans la communauté innue de Mashteuiatsh. Les savoir-faire et les savoir-être au cœur des relations entre les Pekuakamiulnuatsh*  
Maîtrise en anthropologie. Dir. Poirier, Sylvie, Faculté des Sciences Sociales, Université Laval.
- Colona, Fanny, 2006, *Entre insurrections et révolution. A quoi pensaient les Aurasieus d'un siècle à un autre XIX et XX siècles*, Alger, Azur.
- Daoud, Kamal, 2017, « Le fond du problème en Algérie va au-delà du politique » in *Interview accordée au magazine « Jeune Afrique »* du 12 septembre 2017.  
<https://www.jeuneafrique.com/mag/471200/societe/kamel-daoud-le-fond-du-probleme-en-algerie-va-au-dela-du-politique>. Consulté le 24 juillet 2017.
- Déclaration de Rio sur l'Environnement et le Développement suite au Sommet Planète Terre, Conférence des Nations Unies, tenue à Rio de Janeiro, Brésil du 3-14 juin 1992. Document disponible sur le site :<http://www.un.org/french/events/rio92/rio-fp.htm>, consulté le 18 juillet 2017
- Gallow Mclean, Kirsty, 2010, *Advance Guard: Climate Change Impacts, Adaptation, Mitigation and Indigenous Peoples – A Compendium of Case Studies*, Université des Nations Unies – Initiative relative aux savoirs traditionnels, Darwin, Australie. Disponible à l'adresse :  
[http://www.preventionweb.net/files/12181\\_AdvanceGuardCompendium1.pdf](http://www.preventionweb.net/files/12181_AdvanceGuardCompendium1.pdf). Consulté le 23 juillet 2017.
- Gaudry, Mathéa, 1929, *La femme chaouia de l'Aurès*. Paris, Paul Geuthner
- Herskovits, Melville Jean, 1967, *Les Bases de l'anthropologie culturelle*. Melville, Paris, Payot.
- Kardiner, Abram, 1969, *L'Individu dans sa société : essai d'anthropologie psychanalytique*, Paris, Gallimard.
- Khatile, David, 2016, « Présentation », *Cultures-Kairós* [En ligne], Les numéros, Transmission, tradition et patrimonialisation à la Martinique, Mis à jour le 02/10/2016, consulté le 27/09/2017 p.3.
- Meirieu, Phillipe, 1999, *Des enfants et des hommes*, Paris, ESF éditeur, collection
- Mochaver, Mohammad Hacene, 1987, *Problématique tradition-Modernité : Adaptation des institutions pour un développement endogène, document réalisé pour le compte des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture*, Novembre.  
[https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000188700\\_fre](https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000188700_fre). Consulté le 21 juillet 2017.
- Pinton, Florence et Grenand, Pierre, 2007, « Savoirs traditionnels, populations locales et ressources globalisées ». In: *Aubertin Catherine*

Transmission des savoirs traditionnels dans le pays chaoui  
Un processus en péril

- (ed.), Pinton Florence (ed.), Boisvert Valérie (Ed.). Les marchés de la biodiversité. Paris: IRD, pp. 165-194.
- Porter Pole, Fitz John, 1998, «Socialization, enculturation and the development of personal identity»: T. Ingold (éd.), Companion encyclopedia of anthropology. London and New York, Routledge. pp. 831-860.
- Vedrenes, Jean Alix.1885, « De la trépidation du crâne chez les indigènes de l'Aurès (Algérie) », in *Revue de chirurgie* V, Paris, Felix Alcan. pp.817-996.
- Thuy-Vy Ly, Yvonne, 2005, *À la convergence des savoirs : la transmission des connaissances entre des Atikamekw et des archéologues*. Mémoire présenté en vue de l'obtention du grade de Maîtrise des études supérieures en anthropologie, au Département d'anthropologie à la Faculté des arts et des sciences, Université Laval, Montréal.